

Le Havre / 18ème siècle

Les chaumières délabrées, dans ce terrible côte à côte, s'entrechoquent quelque fois, comme les tombes en formes de croix qui peuplent le cimetière de Troie.

Dans cette rue où il fait si froid, je me perds devant ces maisons pareilles à des ruines et je pense à toi, à tes yeux qui m'illumine. Et la sombre nuit qui m'inspire me dirige vers ton logis.

Le silence domine la terre, avant de laisser place à la guerre. Les hommes quittent leur travail, pour rejoindre leurs misérables vies, dans leurs maisons saccagées. Et les voleurs se préparent à errer sur ces parvis, dérivant tels des fantômes, seul leurs ombres signalant leurs présences comme un avertissement. Je presse le pas, impatient de te retrouver, quand soudain, je tombe sur le roi de leur secte privé. Pourtant tout prêt de mon but, à quelque pas seulement, j'arrête ma lutte, la mort, j'attends. Il lève son pistolet, puis des coups de feu retentissent. La peur m'envahit et je ferme les yeux, abandonnant la vie.

Une lumière m'éblouit et je sais que je meurs, seulement, je ne ressens aucune douleur. Est-ce cela, la mort ? Une douce liberté, un lourd fardeau envolé et notre esprit qui dérive dans l'éternel néant.

Je pense au Paradis, à tous les péchés que j'ai commis, à toutes les œuvres que j'ai accomplies et je prie lorsque je sens mon âme partir au purgatoire, pour me juger. St Pierre sera-t-il assez clément pour m'accorder la paix ? Puis j'attends. J'attends la délivrance, la souffrance, la peine, la haine, l'amour, la tristesse, le regret, la mort, qui tarde à venir. Rien.

Rien ne se passe. Tout doucement, j'ouvre les yeux et je t'aperçois, tel un ange descendu des cieux.

Tu me regardes, une larme trahissant ton sourire réconfortant, avec dans tes petites mains, un fusil ravageur.

Et à tes pieds je vois mon ennemi, le roi.

Otilia Benoist, 2017